

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**PASSAGE
DE L'AVENIR,
1934**

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

TYPOGRAPHIE LUCIOLE 20

Rue de l'Espérance, 1935

Passage de l'Avenir, 1934

ALEXANDRE COURBAN

**PASSAGE
DE L'AVENIR,
1934**



© Agullo Éditions, 2023.

© À vue d'œil, 2024, 2026
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0897-5

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Au fond de la Seine
Il y a de l'or,
Des bateaux rouillés,
Des bijoux, des armes.
Au fond de la Seine
Il y a des morts
Au fond de la Seine
Il y a des larmes.

Extraits de la *Complainte
de la Seine* (1934)
Paroles de Maurice Magre,
musique de Kurt Weill

FÉVRIER 1934

SAMEDI 10 FÉVRIER

Le *Bouddha* remontait doucement la Seine dans ce paisible décor voisin du pont National. Quelques linges finissaient de sécher sur la péniche aux rayons d'un soleil de février. Des vêtements d'homme, de femme et d'enfants montraient par leur taille différente qu'il y avait une grande famille à bord. Une petite fille retenue par une laisse près de l'écoutille s'amusait à scruter le ciel. Elle était semblable à un hanneton renversé sur le dos. Deux autres enfants se cachaient à l'intérieur de la

cabine. Un garçon plus âgé faisait la vigie à l'avant, prêt à lever un ou deux doigts pour signaler au père qu'un avallant s'apprêtait à passer à droite ou à gauche. La femme marchait rapidement sur les plats-bords sans aucune peur. Elle ne savait pas nager, mais elle était née marinière. La voilà qui venait de pavoiser le commerce de quelques langes blancs. La voici qui s'apprêtait à aider l'homme à la manœuvre. Il fallait le voir, lui, courir sur le bateau du nez au cul, pour bouter au large, étaler devant et derrière afin d'éviter de cueillir la berge.

L'homme regardait maintenant les flots s'ouvrir devant la proue de sa maison flottante. Il trimait dur pour

vivre de son travail. Le rythme régulier du moteur l'incitait presque à chantonner. Il n'avait aucune envie de redevenir domestique. Cela faisait plus de cinq mois que la lutte contre le trématage s'était terminée, mais il ne pouvait s'empêcher de penser encore à la concurrence déloyale des automoteurs belges, trop longtemps autorisés à passer en priorité aux écluses. Le batelier imaginait dans l'affrètement à tour de rôle obligatoire la solution à ce problème. Il appréciait tellement sa vie de nomade qu'il essayait toujours de voir les eaux du fleuve plus belles que ce qu'elles pouvaient paraître.

Tout à coup, le garçon se redressa brutalement. Il saisit précipitamment

une gaffe et accrocha difficilement ce qui semblait être un lourd paquet. L'attirant péniblement à lui, il découvrit avec stupeur que ce ballot n'était autre qu'un corps.

– Seigneur ! s'écria la femme.

– Laisse pas tomber, fils, cria l'homme, pointant du pied le cadavre dans l'eau.

Le marinier amorça immédiatement une manœuvre. Le long bateau à fond plat accosta, non loin des péniches pleines de charbons et des chalands chargés de pierres meulières. L'homme aida le garçon à déposer le corps sur la berge.

Une vingtaine de minutes plus tard, une Monaquate de la police était

sur place. Le commissaire Bornec sortit du véhicule et déploya son mètre soixante-seize. Il s'approcha du cadavre repêché. Il s'agissait d'une jeune femme. Elle semblait avoir vingt ans. Probablement une ouvrière. « Une parmi les cinq-cent-mille que compte le département », se disait-il intérieurement. Elle n'avait point de papiers qui auraient pu permettre de l'identifier mais portait à la main gauche une bague. Bornec se retourna vers le marinier, sa femme et son fils. Il les regarda longuement, et fixa ensuite ostensiblement l'homme.

– C'est mon gamin qui l'a vue en premier, dit le marinier en désignant son fils du menton.

Le garçon se tenait légèrement en retrait. Il soufflait imperceptiblement sur une mèche de cheveux blonde qui lui tombait sur les yeux. Bornec l'observait. « Encore un gamin qui ne prendra pas place à bord du *Jules Ferry* », ne put-il s'empêcher de penser tristement en considérant son absence à l'école.

– On n'y sait rien pour le macchabée, enchaîna sa femme. La pauvre ange...

– Z'allez nous garder longtemps ? l'interrompit l'homme. J'voudrais pas bouffer de la lune, ajouta-t-il, montrant le *Bouddha* derrière lui.

Bornec le dévisagea à nouveau. L'homme avait le visage buriné par les années à descendre et à remon-

ter le fleuve. Une casquette de marin lui mangeait le front. Il s'impatientait légitimement de repartir avec son chargement. Le commissaire n'avait pas de raison de retenir la péniche davantage à quai. Il se saisit d'un carnet qu'il ouvrit, prit un crayon et nota : femme, européenne, vingtaine d'années, habillée, ouvrière. Il marqua un temps d'arrêt puis termina par un point d'interrogation. En était-il vraiment certain ? Elle avait des mains abîmées par le travail ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des ongles encore laqués. Il convint en lui-même qu'on ne dansait pas uniquement le samedi soir, on pouvait aussi sortir le vendredi, en particulier quand on n'embauchait pas trop tôt ou moins

longtemps. C'était là tout le charme de la semaine anglaise qui offre presque deux jours de repos, n'est-ce pas ?

Il s'accroupit pour inspecter de plus près la victime et releva une plaie profonde derrière la tête, qu'on pouvait éventuellement attribuer au choc du corps contre une pile de pont ou à l'hélice d'un bateau. Elle pouvait aussi avoir été causée par un instrument contondant. « Si Martin trouve le temps, il s'en débrouillera très bien », pensa-t-il en se redressant. Lui aussi était fatigué. Il n'avait pas chômé depuis mardi. Il avait jusque-là plutôt l'habitude de courir après des gangsters, et non pas des margoulines comme ceux qui avaient participé à